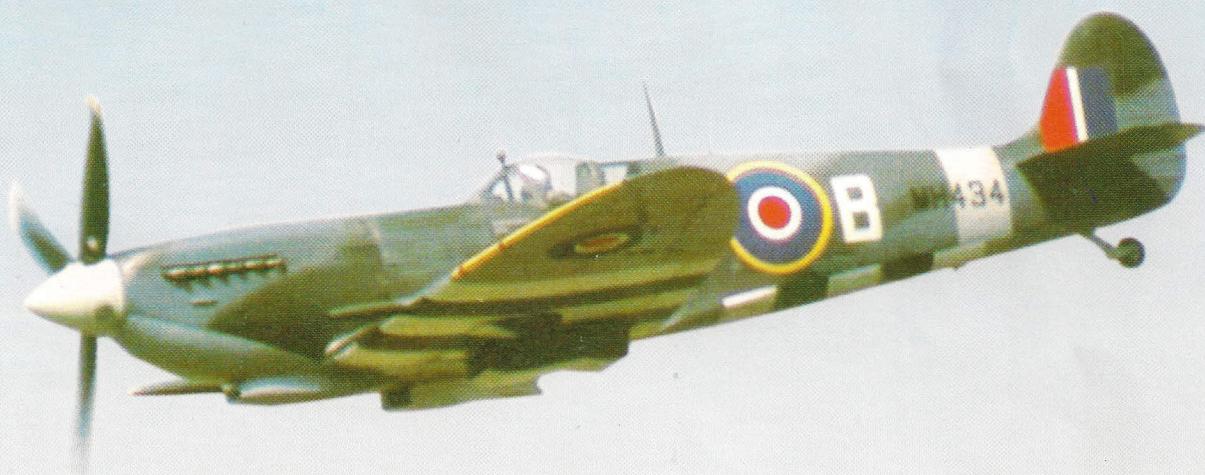


PÉVÈLE



NUMÉRO SPÉCIAL :
LE CHAMP D'AVIATION DE LESQUIN
DE 1935 À 1945

REVUE DE LA FONDATION DE PÉVÈLE - N° 16

25 FF/150 FB

Avant-propos

Depuis la parution de la revue "Pévèle", nous avons eu l'occasion de développer certains thèmes plus particuliers comme celui de la fraude, à l'occasion de l'ouverture des frontières ou encore celui de la Libération de la Pévèle, à l'occasion du 50^e anniversaire de cet événement.

C'est encore le cas pour ce n° 16. La majeure partie de la présente revue est, en effet, consacrée au développement du champ d'aviation de Lesquin durant la 2^e guerre mondiale. Ce point stratégique, on l'imagine aisément, fut l'objet de nombreux aménagements de la part des occupants et l'extension de l'aérodrome causa bien des soucis aux habitants, surtout des agriculteurs, des quatre villages limitrophes. De plus, durant ces années troublées, de nombreuses personnes se livrèrent à des activités d'espionnage et de résistance au profit des troupes alliées.

M. Roger Villers, un des témoins et acteurs privilégiés de ces temps de guerre, nous livre ici un récit complet et particulièrement détaillé de l'animation qui régna dans et autour du champ d'aviation de Lesquin de 1935 à 1945.

Nous le remercions vivement de nous permettre de partager ses souvenirs du plus grand intérêt pour tous les gens de la région.

Pour illustrer son article, M Raymond Boland a, quant à lui, préparé un montage photographique concernant les principaux avions qui participèrent aux opérations aériennes dans notre ciel. De plus, avec la documentation qu'il possède et les connaissances qu'il a développées dans ce domaine, il nous apporte de nombreux détails techniques sur les appareils alliés ou ennemis qui se sont disputé la suprématie aérienne au-dessus de la Pévèle. Un grand merci aussi pour sa collaboration à ce dossier.

Et déjà un autre numéro spécial est en préparation: il concernera la violence en Pévèle au XVIII^e siècle. Ce sera, à coup sûr, un numéro à ne pas manquer! Mais nous aurons l'occasion d'en reparler en 1997.

Tout ceci témoigne de la vitalité et de la valeur de notre revue. Tous ensemble, nous pouvons en être légitimement fiers! N'hésitez pas, chers lecteurs, à nous faire part de vos recherches ou de vos souvenirs. Ils méritent tous attention et plus large audience. Bonne lecture!

Souvenirs de jeunesse

Le Hameau d'ENNETIERES (AVELIN) durant la guerre 1939 - 1945.

La création de l'aérodrome de Lesquin en 1935.

Ce terrain d'aviation, comme on l'appelait alors, érigé à partir de 1935, en remplacement de celui de Flers lez Lille, au lieu-dit "Les Marchenelles", fut réparti sur 110 hectares environ, expropriés dans un quadrilatère approximatif partant de la ferme des Rousses Pattes, sur le territoire de la commune de Vendeville, le long de la Nationale 17, à 500 mètres du café de la Pissatière.

Il était délimité

- au nord, par le bois dit d'Enchemont
- à l'est, par une ligne partant de la chapelle des Chiens, sur le territoire de Fretin, jusqu'au café Kennebrock sur le territoire d'Ennetières (Avelin),
- au sud, par la nationale 17, entre le café Kennebrock et la ferme des Rousses Pattes,
- à l'ouest, par la drève des Rousses Pattes jusqu'au bois d'Enchemont, sur le territoire de Lesquin. (voir croquis ci-après)

Les cultivateurs de quatre communes étaient donc concernés par l'expropriation : ceux de Lesquin, Vendeville, Fretin et Avelin (Ennetières). Le terrain, nivelé par l'E.N.T.P.P (Entreprise Nantaise de Travaux Publics et Paysages) fut livré à l'armée de l'Air française, fin 1935. C'était un terrain planté d'herbe,- avec des hangars bâtis près du bois d'Enchemont. Quelques baraquements s'élevaient le long de la Nationale 17, près de la ferme des Rousses Pattes.

De 1936 à 1939, il y eut très peu d'activités aériennes. On y voyait principalement de vieux coucous d'exercice pour la formation des jeunes pilotes. De temps en temps, des bi-moteurs Caudron, du type Simoun, atterraient pour repartir aussitôt. Lamentable carence des autorités françaises de l'époque qui ne se rendaient pas compte de la proximité de la conflagration qui se préparait outre-Rhin.

03 septembre 1939 : la guerre !

Le 03 septembre 1939, on y vit arriver quelques vieux monomoteurs Mureaux, complètement périmés, pilotés par des aviateurs qui n'avaient plus confiance en leurs "coucous". Ils savaient pertinemment que l'aviation française n'était pas de taille à affronter la formidable armada aérienne allemande, composée de récents chasseurs monomoteurs Messerschmitt BF 109 E, de chasseurs bi-moteurs Messerschmitt 110, de bombardiers bi-moteurs Heinkel III et Junkers 88 et du terrible bombar-

dier monomoteur en piqué Junkers 87, plus connu sous le nom de Stuka (de l'allemand Sturzkampflugzeug - avion de combat en piqué).

En octobre 1939, tout change. Les "Mureaux" partent à Calais-Marck et sont remplacés par une escadrille britannique composée des chasseurs Hawker Hurricane monomoteurs. C'étaient des appareils modernes, maniables, rapides, équipés de huit mitrailleuses 303 (7mm62), quatre dans chaque aile. De plus, ils étaient pilotés par l'élite de la chasse britannique. Leur adaptation fut rapide, sur un terrain sans piste d'envol et dans les conditions épouvantables de ce terrible hiver 1939 - 1940 (gel permanent de -10° à -20°) et cela jusqu'en février.

Printemps 1940

Le début de l'année 40 vit arriver de plus en plus de ces excellents chasseurs. On vit même quelques Vickers-Supermarine "Spitfire", mais ils repartaient très vite vers l'Angleterre. Cet appareil était le nec plus ultra de la chasse anglaise de l'époque.

Exercices de jour, comme de nuit, mitraillages de cibles au sol, les entraînements intensifs se poursuivaient.

Nous ne voyions pas souvent les pilotes - ils étaient logés à Lille, seuls les rampants et les mécaniciens étaient cantonnés dans les baraquements des Rousses Pattes.

Le Hameau d'Ennetières regorgeait de "Tommies" ⁽¹⁾ gentils, souriants, toujours prêts à distribuer des cigarettes "Capstom" ou "Players", du chocolat "Cadbury", des plaquettes de chewing-gum, des savonnettes, des boîtes de corned-beef "Hereford" dont ils étaient pourvus à satiété. De plus, ils étaient toujours disposés à rendre service. Beaucoup de sous-officiers avaient trouvé refuge chez l'habitant. Dans notre ferme, nous avons accueilli un sergent d'une batterie de D.C.A située à un kilomètre de la ferme, sise à gauche de la route qui allait d'Ennetières à Vendeville, un peu avant d'arriver au fort de Vendeville. Nous n'avons gardé de lui que de bons souvenirs, comme tous les habitants d'Ennetières qui donnèrent asile à des centaines de "Tommies" d'octobre 1939 à mai 1940.

Il faut dire qu'ils étaient bien payés, les Anglais! Ils recevaient 30 frs par jour tandis que les soldats français percevaient royalement 10 sous par jour! Je dis bien 10 sous, soit 0 fr 50, soixante fois moins que les Britanniques. En guise de comparaison, si on se base sur le prix des oeufs de l'époque, un oeuf en 1939 valait 1 franc.

Un "Tommy" pouvait, avec sa solde se payer 30 oeufs par jour, un soldat français pour la même quantité devait déboursier deux mois de solde. Revenons à mai 1940, les bruits les plus divers circulaient dans le hameau.

Nous en avons recueilli des bribes auprès de notre sergent logeur. Ces bruits étaient fondés. Il ne s'agissait de rien moins que cette terrible menace qui planait sur notre hameau. Elle se traduisait par un seul mot : EXPROPRIATION! C'est-à-dire l'évacuation pure et simple des 320 habitants d'Ennetières.

A la fin de l'hiver, au début du mois de mars, les autorités de la R.A.F. ⁽²⁾ exigeaient, pour des raisons de commodité, le départ de tous les habitants.

(1) N.D.
don
brité
(2) N.D.
(avi.

Le prétexte utilisé était la crainte des sabotages et l'espionnage. En réalité; ils souhaitaient disposer à leur guise des maisons et fermes du hameau.

Où aller, dans le froid et le brouillard de cette fin d'hiver? La menace latente et sournoise planait sur nous!

Et ces bruits étaient fondés. La R.A.F. voulait aussi agrandir le terrain, créer des pistes d'envol et des "taxi-ways" ⁽¹⁾.

Par bonheur, un homme se dressa contre ce terrible plan. Cet homme sauva notre hameau d'un exode certain. Ces événements de mai 1940 devaient bouleverser tous les plans que les instances de la R.A.F. avaient prévus.

Cet homme, à qui les Ennetierois doivent leur salut, c'était le maire d'Avelin, le baron Guillaume des Rotours, mutilé de la guerre 1914 - 1918, homme affable, cultivé, compétent, très influent du fait de sa position de sénateur. Ayant eu vent de l'affaire, il fit jouer ses relations. Il obtint, toutes affaires cessantes, un rendez-vous avec le général en chef des Armées Anglo-Françaises : le général GAMELIN.

Il sut si bien plaider sa cause qu'il réussit à empêcher l'exode de la population. Le général GORT, chef du British Expeditionary Forces ⁽²⁾ dut céder devant Gamelin. Ennetières était sauvé!

Mai 1940 : La Wehrmacht attaque à l'ouest.

Le 10 mai 1940, les forces armées allemandes attaquent la France, la Belgique, la Hollande et le Grand-Duché de Luxembourg.

En ce vendredi funeste - avant veille de la Pentecôte, ces quatre pays subissent le choc de l'invasion. En six semaines tout est dit.

Ce furent dans l'ordre: l'irrésistible ruée de l'écrasante supériorité des forces nazies, l'évacuation, l'exode des populations jetées sur les routes de France et mitraillées par les chasseurs de la Luftwaffe, le désordre et l'affreuse cohue des civils mêlés aux militaires à la recherche de leurs unités.

Il faut avoir vécu ces épouvantables journées de cette fin de printemps 40 pour comprendre ce qui s'est passé.

L'Armistice, signé par Pétain, mit un terme à ce sanglant épisode. La France n'avait jamais connu une telle humiliation ! Avec quel désespoir, les glorieux poilus de 1914-1918 ont-ils vécu ce drame!

Dunkerque avait vu le rembarquement de 335.000 soldats, anglais surtout. L'Occupation commençait. Elle allait durer 51 longs mois.

Deux millions de soldats français prenaient la direction des camps de concentration allemands; Stalags et Oflags où certains restèrent près de cinq ans.

Trente-trois soldats du hameau avaient été mobilisés en 1939. La moitié environ réussit à éviter l'humiliante captivité, par leur situation en France dite non-occupée, après juin 1940. Tous revinrent au pays et ne furent jamais inquiétés par l'occupant.

Quant aux autres, ils ne restèrent pas tous en Allemagne jusqu'en 1945. Certains revinrent, à partir de 1941. Treize seulement restèrent prisonniers jusqu'à la fin.

Le baron des Rotours, Sénateur du Nord, Conseiller Général, Maire d'Avelin, convoqué en août 1940, à Vichy, vota les pleins pouvoirs à

(1) N.D.L.R. Taxi-way = piste de dégageement

(2) N.D.L.R. British Expeditionary Forces (B.E.F.)
Corps expéditionnaire britannique.

Pétain, le 10 de ce même mois. Plus tard, à la Libération, cet acte lui fut reproché. Les 80 parlementaires (sur un peu plus de 600) qui s'abstinrent furent considérés comme suspects par le Pouvoir en place et connurent les pires vicissitudes jusqu'en 1945.

De l'automne 1939 au printemps 1940, les Anglais fermèrent la Nationale 17 à toute circulation, de la Pissatière au café du Parapluie. Pour être autorisés à cultiver leurs terres à proximité du terrain, les cultivateurs des quatre villages concernés durent se faire délivrer par les autorités françaises, des laissez-passer, qu'ils devaient aller chercher à la Citadelle de Lille.

Déjà, avant l'invasion, certaines denrées étaient devenues rares : celles qui provenaient des territoires d'outre-mer, telles que café, chocolat (cacao), huile, etc... mais aucune carte de ravitaillement n'était établie au 10 mai 1940.

Revenons à l'invasion. La stupéfiante rapidité avec laquelle la Wehrmacht envahit les quatre pays désorganisa les Etats-majors.

La Hollande capitula le 18 mai, le Luxembourg est envahi en 48 heures, la Belgique capitule le 28 mai. Sedan est prise le 13 mai, Amiens, le 19 et, le 21 l'armée blindée de Guderian coupe le front entre Sedan et Abbeville.

L'exode voit le désarroi et le dénuement complet de centaines de milliers de réfugiés qui fuient la Belgique et le Nord de la France et se dirigent vers Béthune et Saint Pol en Ternoise.

Cette dernière ville est occupée le 21 mai, huit jours avant Lille. Le martyre de Dunkerque durera du 21 mai au 02 juin.

Notre famille évacuera du mardi 21 au mercredi 22 mai. Sur la route, un peu avant Béthune, nous rencontrâmes des voisins qui revenaient chez eux. Nous en fîmes autant et bien nous en prit.

Le terrain fut bombardé deux fois. Le 10 mai au matin sans qu'aucun dégât ne soit enregistré, et le dimanche 19 mai vers midi, par douze bimoteurs Dornier 17. Le terrain fut épargné mais le moulin à vent de Frenin fut détruit par des bombes incendiaires.

28 mai 1940 : Les Allemands arrivent.

Nous fûmes envahis le mardi 28 mai. La veille, venant de Pont-à-Marcq, et se dirigeant vers Templemars, l'armée française, en retraite, passa devant notre maison, emmenant avec elle ses canons de 75 mm et de 155 mm. Elle devait résister jusqu'au 3 juin dans la bataille dite "de Lille". Elle fut ensuite encerclée dans Lomme, Loos et Haubourdin.

Nous n'eûmes pas à souffrir de ces combats. Le mardi 28 mai, vers 8h du matin, nous vîmes notre premier ennemi, un motocycliste venant d'Ennetières et se dirigeant vers Templemars.

Je le vois encore, je le verrai toujours, avec son imperméable à larges plaques dans le dos, ses lunettes, son casque, son barda; il ne nous regarda même pas. Il n'avait plus que quelques minutes à vivre. A l'entrée de Templemars, l'armée française avait posté dans des trous individuels, quelques volontaires marocains armés d'une mitrailleuse. Derrière l'estafette, surgirent, venant également du centre du hameau, sept soldats à bicyclette qui ricanèrent en passant devant nous. Ils ne devaient plus rire longtemps ces sept boches, tous furent fauchés par les tirailleurs marocains à l'entrée de Templemars.

Vers 9 heures, cela devint plus sérieux. Ne voyant pas revenir leurs francs-tireurs, la Wehrmacht envoya des auto-mitrailleuses dans leur direction. En passant devant notre ferme, ils nous mirent en joue, sans tirer. Affolés, épouvantés, nous rentrâmes chez nous, en fermant la grand-porte. Les soldats allemands cognèrent à la porte, envahirent notre cour et notre grange, mais s'abstinrent de tout pillage. Une cuisine roulante s'installa au milieu de la cour. Sous la menace, mon frère André et moi-même dûmes pomper l'eau pour leurs besoins.

Ils restèrent jusqu'au soir. Ils nous prirent un de nos chevaux qu'ils échangèrent avec un des leurs, un demi-bidet fatigué qui nous rendit bien des services. En mars 1941, nous dûmes le rendre à la Wehrmacht.

Les soldats étaient relativement corrects. Certains engageaient même la conversation. Il y avait beaucoup de paysans dans l'armée allemande (comme dans la nôtre, du reste). Les premiers jours nous vîmes beaucoup de troupes.

Le 06 juin, le gros des forces rejoignit les armées qui attaquaient Paris, au départ de la Somme.

Le 08 juin, arrivèrent les "rampants" de la Luftwaffe (Force Aérienne). Les cultivateurs d'Ennetières furent réquisitionnés pour déblayer le terrain, qu'avant de partir, les Anglais avaient encombré d'outils agricoles de toutes sortes provenant des fermes de Lesquin.

Les premiers avions allemands atterrirent le 10 juin 1940. Toutes les catégories d'appareils étaient représentées. Au début, ils ne volaient pas.

Dunkerque était tombée le 02 juin et il n'y eut vraiment de combat qu'à partir du mois d'août 40, mais pas de rencontres aériennes.

Les Anglais avaient rejoint leurs bases sur leur territoire dès le 16 mai. Les bombardements commencèrent en août 1940.

La Bataille d'Angleterre

A partir du mois d'août et jusqu'à la mi-septembre, plusieurs centaines d'appareils attaquèrent l'Angleterre. Les Heinkel III, Junkers 87 et 88, Dornier 17 escortés par les Messerschmitt BF 109 et 110 décollaient chaque jour en direction du Nord-Ouest. Ils ne revenaient pas tous. Un HE III s'écrasa comme une pierre sur le territoire de Templemars, en approche d'atterrissage. Je l'ai vu, c'était le 08 septembre. Ce fut un spectacle terrifiant.

Le 15 du même mois, 28 Heinkel III décollèrent avec leurs bombes. Je les ai comptés. Deux heures plus tard, ils revinrent se poser; ils n'étaient plus que 10. Sans doute ne furent-ils pas tous abattus. Certains se posèrent probablement sur d'autres terrains entre Lesquin et la côte, sur leur itinéraire de retour.

Quand Hermann Göring, le Chef de la Luftwaffe arrêta l'attaque de jour contre l'Angleterre à la mi-septembre, commença alors la bataille dite "de Londres". Elle débuta à l'automne de 1940 et ne cessa pratiquement que le 22 juin 1941 lorsque l'Allemagne attaqua la Russie.

La vie sous l'occupation

Il fallait vivre. Au début tout s'est bien passé, pas d'exaction de la part de l'occupant. L'allemand est "correct", mais cela ne dure guère. Peu à peu viennent les réquisitions, les soldats et officiers font de plus en plus étalage de morgue et de suffisance.

Le S.T.O (Service du travail obligatoire) envoie de gré ou de force des ouvriers français dans les usines allemandes. Puis viennent les rafles. Le ravitaillement se fait de plus en plus difficile et restreint. On assiste à la naissance du marché noir. Puis avec la riposte alliée commencent les risques des bombardements quasi quotidiens.

Pour le moment, nous n'étions pas quittes de cette engeance, loin s'en faut!

Début 1941, commença l'expropriation des terrains, en vue de l'extension de l'aérodrome, la construction de hangars, de pistes d'envol et de taxiways. Cela dura pratiquement jusqu'au printemps de 1942.

Les cultivateurs d'Ennetières eurent à souffrir énormément de cet état de choses. Certains, mes parents entre autres, virent les 3/4 de leurs terres expropriées. Ceci, évidemment sans avertissement ni aucune indemnisation.

Les Allemands embauchaient du personnel français, hommes et femmes. Ils étaient très bien payés -79,20 frs par jour- soit 9,90 frs l'heure, avec samedi férié, allocations familiales et avantages sociaux de toutes sortes. A titre de comparaison, un ouvrier de ferme gagnait, à l'époque, entre 25 et 30 f par jour, et un ouvrier d'usine, à peine 50 f.

L'Appel à la Résistance du 18 juin 1940.

J'avais 19 ans en 1940, quand le Général Charles de Gaulle lanca sur les ondes de la B.B.C, son célèbre appel à la Résistance, le 18 juin.

Nous subissions l'occupation depuis trois semaines.

L'électricité était rétablie depuis plusieurs jours et le brouillage des ondes n'existait pas encore. Dans le Nord, où les Anglais avaient laissé de bons souvenirs en 1914-1918, mais également de septembre 1939 à mai 1940, les Français devinrent Gaullistes en grande majorité, exception faite de quelques attentistes, opportunistes ou quelques rares Pétainistes dont Alphonse Rousselle que je connaissais à Avelin.

Tout le monde écoutait Radio Londres, le soir à 20H15. Il n'y eut que peu de vrais résistants, au début. Que pouvions-nous faire d'ailleurs, sans armes et sans organisation? Les quelques actions de l'époque avaient l'air de piqûres d'insectes sur un éléphant.

Des réseaux d'espionnage ne tardèrent pas cependant à voir le jour. Je fus contacté au début de 1941 par mon aîné Léon Masquelier de Forest sur Marcq, mon village natal, où mes parents ont exploité une ferme de 1919 à 1933, date de notre arrivée à Ennetières. Léon Masquelier faisait partie du groupe de résistance "Les Petites Ailes" de Roubaix.

Il me fut demandé d'espionner tout ce qui se passait sur le terrain et de transmettre, oralement, sans note, tous les renseignements utiles aux Anglais. Cela m'était extrêmement facile, j'étais muni, comme tous les cultivateurs du hameau, d'un Ausweiss⁽¹⁾, pour les réquisitions.

Mais le groupe fut décimé au début de 1943. Il m'avait été demandé d'être d'une discrétion absolue: même ma famille n'était pas au courant de mes activités secrètes et bien m'en prit. C'est sans doute grâce à cette loi du silence que je ne fus jamais inquiété.

Mais ma tranquillité fut de courte durée.

Par l'entremise de Léon Masquelier, je fus mis en contact, en juin 1943, avec le responsable du réseau Sylvestre Farmer, W.O⁽²⁾ du Capitaine Michel, à savoir Jean Vandeneckhoute, chef du bureau de la

(1) N.D.L.R. ausweiss = laissez-passer

(2) N.D.L.R. Warrant Officer (W.O) = adjudant ou sous-officier de liaison

Poste de Chereng. Ce dernier me demanda instamment d'entrer dans son réseau. Je le fis d'autant plus volontiers que ma haine de l'occupant était exacerbée par toutes les exactions dont nous étions victimes.

Je devais faire exactement le même travail qu'accomplissait le réseau "Les Petites Ailes" : dresser les plans du terrain, noter les allées et venues des avions allemands ainsi que tout ce qui avait trait aux activités de la Luftwaffe dans le secteur, les numéros des appareils et les noms des pilotes. Je fis souvent, à bicyclette, la route de Chereng avec, entre les dents plans et messages que j'aurais avalés en cas d'arrestation. Je ne fus jamais arrêté. Une seule fois, à Templemars, à un passage à niveau, je fus interpellé par une escouade de S.S.⁽¹⁾. Ils me fouillèrent mais au vu de mon Ausweiss, ils me laissèrent repartir "Ach! Arbeiter Luftwaffe! Gutt, Gutt" (Ah, Travailleur pour la Luftwaffe, bon, bon). Je répondis Ja, Ja. S'ils avaient su! En novembre 1943, je prêtai le serment W.O.

Août 1943 : la grande offensive aérienne alliée

Les bombardements par l'aviation américaine commencèrent le 15 août 1943. Nous avions eu droit, à partir du printemps de 1941 à quelques attaques isolées, la nuit, par de légers bombardiers bi-moteurs britanniques Bristol Blenheim.

L'un d'eux fut abattu, dans la nuit du 08 avril 1941. Les trois aviateurs furent tués et reposent dans le cimetière d'Ennetières, à droite de l'entrée.

Nous n'avons jamais vu de combats aériens entre chasseurs. Les BF 109 et les Focke Wulf 190, basés à Ennetières décollaient dès que les formations alliées franchissaient la côte. A partir de juin 1941, quand débuta la guerre sur le front de l'Est (contre les Russes) nous ne vîmes, pour ainsi dire jamais plus de bombardiers allemands sur le terrain. Ils étaient occupés à l'Est.

Les rares appareils qui attaquaient encore l'Angleterre étaient basés sur des terrains situés près des côtes de la Manche.

Le terrain d'aviation s'agrandit

Je détaille sur un feuillet, en annexe, la topographie du terrain qui, à partir de 1942, tripla de surface. 41 box furent construits, numérotés de 1 à 41. Le premier était près de chez nous, dans la prairie de Jules Pecqueur. Le dernier se trouvait entre la Chapelle des Chiens et Fretin.

Ce furent les agriculteurs qui souffrirent le plus des expropriations allemandes. Les Alliés parlaient du terrain de Lille-Lesquin, (la Luftwaffe, elle, l'avait baptisé Lille-Vendeville) car l'Etat-major de l'escadrille, ou plutôt, des escadrilles qui s'y succédaient périodiquement, était cantonné dans ce village.

C'est sur le territoire d'Ennetières-lez-Avelin que s'effectua l'extension du terrain, avec toutefois une légère emprise sur Fretin.

Dès 1941, un certain nombre d'habitations furent purement et simplement rasées, à savoir : la ferme des Rousses Pattes et 3 maisons situées en face des baraquements initiaux de 1935 et, sur le territoire d'Ennetières, les cafés Kennebrock, Lafranche et du Parapluie, ainsi que la maison Pourbaix.

Dans toutes les prairies des fermes du Petit Ennetières, sur la droite de la route, furent construits d'immenses hangars, numérotés de 01 à 06 et

(1) N.D.L.R. : S.S., abréviation de SCHUTZ-STAFFELN (échelon de sécurité - la garde noire de Hitler)

une route cimentée qui les desservait. Cette route menait aux deux pistes orientées N-S et E-O.

Elle commençait à l'extrémité de la route du Petit Ennetières, à droite, quand la route tourne à 90° sur la gauche, dans la direction Seclin-Templmars. Elle coupait la R.N 17 près de la ferme Dubus, et s'enfonçait à travers la campagne jusqu'à la chapelle des Chiens, obliquait à droite vers Fretin et finissait en impasse avant d'arriver au village.

Le long de cette voie furent bâtis 35 box, qui ne furent quasiment jamais utilisés par la Luftwaffe.

Celle-ci préférait camoufler ses chasseurs sous de grands filets verts. Le long de la piste orientée E-O, on peut encore voir, en 1996, des vestiges de ces constructions.

Les pistes, longues de 1.665 m, larges de 50, coupaient la R.N 17. Celle-ci dut être dynamitée, des bull-dozers arasèrent la route pour la mettre de niveau avec le terrain. Plus une seule voiture, plus un seul moyen de transport, ne fut autorisé à emprunter cette voie. Près de la ferme Dubus, une barrière en fermait l'accès, jour et nuit.

Un cerbère de la Luftwaffe contrôlait les rares agriculteurs non expropriés avant de les autoriser à se rendre sur leurs terres pour les cultiver.

Trois maisons, encore habitées, aujourd'hui, Devernay, Marchand et Défretin, virent leurs propriétaires priés de déménager. Les habitants n'étaient autorisés de passage qu'aux enterrements, pour se rendre au cimetière situé à l'intérieur du périmètre interdit.

La vie continuait au hameau. Le danger devint réel à partir du 15 août 1943.

15 août 1943 : **Le Nord sous les bombes alliées**

Ce soir-là, à 20H30 exactement (heure allemande bien entendu) 7 escadrilles de 21 bombardiers américains quadrimoteurs Boeing B 17 (Fortresses Volantes) attaquèrent le terrain dans l'axe O-E, depuis le Petit Ennetières jusqu'à Peronne en Mélantois. Elles ne firent, pour ainsi dire, aucun dégât aux installations militaires : aucun des 41 box ne fut détruit, seules quelques tuiles furent arrachées; pas un seul avion allemand ne fut touché ; pour la bonne raison qu'ils avaient décollé avant l'arrivée des appareils alliés.

Il y eut quatre victimes civiles dans le hameau : Monsieur M. Vigneron, Messieurs Daudrumez père et fils et l'épouse d'un boucher de La Madeleine, venue passer le week-end chez les Vigneron. Il y eut 13 victimes civiles à Fretin, dans le quartier de la gare.

On se perd en conjectures sur la décision de l'aviation américaine d'attaquer la gare de Fretin qui grouillait alors de monde; des centaines de personnes étant venues passer quelques heures de détente à la ducasse de la gare. Elles vécurent des minutes d'indicible horreur. Et ce n'était que le début des bombardements.

Ces derniers furent effectués de jour par les Américains.

En voici les dates, effectifs et résultats.

- | | | |
|-----------------|---------|---|
| 15.08.43 | 20 H 30 | 147 Boeing B17 quadrimoteurs |
| 31.08.43 | 11 H 00 | 36 Martin Marauders B26 bi-moteurs. Eglise de Fretin détruite |
| 08.09.43 | 09 H 30 | 126 Marauders sur Ennetières, détail ci-après. |
| 09.09.43 | 10 H 30 | 63 Boeing B 17 sur Ennetières, pas de dégât ni de victime. |
| 01.12.43 | 10 H 10 | 84 Boeing B 17 sur le terrain, détail ci-après |
| 12.06.44 | 09 H 20 | 42 Boeing B 17 sur le terrain |
| 13.06.43 | 13 H 00 | 24 Boeing B 17 sur les pistes d'envol |

Si le raid du 12 juin n'eût que peu de conséquences, ni dégât, ni victime civile, par contre celui du 13 fut admirablement réussi, presque toutes les bombes labourèrent les pistes.

Voici quelques détails sur le raid du mercredi 08 septembre 1943. En cette belle matinée de fin d'été, tous les cultivateurs étaient occupés au ramassage de la récolte de pommes de terre.

L'alerte sonne à 9H15.

J'étais avec notre voisin Paul Ryckebusch, occupé à cette besogne entre les agglomérations d'Ennetières et d'Avelin, le long de la carrière menant de la Noire Poule à la ferme Delmotte.

Soudain, un bruit infernal, s'amplifiant, annonça l'arrivée des Martin Marauders B26 : 7 sticks (formation en ligne) de 18 appareils. Ils arrivaient suivant un axe que l'on peut situer entre Wattignies et Pont à Marcq.

Au dessus de Seclin, ils virèrent sur leur gauche, fonçant droit sur nous.

Dans la plaine, ce fut la panique. Hommes, femmes, chevaux, boeufs de trait fuirent de tous côtés.

Les quatre premiers "sticks" aile dans aile, resserrant leurs files, bombardèrent au signal d'une fusée rouge lancée par le "Squadron Leader" (Chef d'escadrille) du premier stick. Tous en même temps, ils larguèrent leurs torpilles sur les 41 box, à proximité d'Ennetières.

Nous vîmes distinctement se détacher les bombes : 4 par appareil. Aussitôt l'horrible sifflement déchira l'air et l'éclatement simultané des 336 engins développa un vacarme sinistre. Un immense nuage de fumée noire recouvrit le Petit Ennetières, il n'y eut pas de victime, toutes les torpilles tombèrent à droite de la rue.

Il n'y eut pas de grands dégâts, non plus. Un seul "box" fut détruit de même que notre petit hangar derrière la ferme, atteint de plein fouet. Plusieurs bombes tombèrent dans nos prairies, mais aucune de nos bêtes ne fut tuée ce jour-là. Le soir du 15 avril, par contre, nous perdîmes trois animaux.

Il faut préciser que, pour ce raid, les B17 avaient jeté des bombes anti-personnel qui éclataient au ras du sol. Elles étaient très meurtrières pour les gens qui n'étaient pas dans les abris.

J'en reviens au raid du 08 septembre. Le vent était au nord et le Petit Ennetières fut de suite recouvert d'un immense nuage noir de fumée acide; c'est ce qui le sauva.

Je m'explique : Les 126 bombardiers "Marauders" étaient scindés en deux groupes distincts : 4 sticks de 18, soit 72, pour le premier et 3 sticks de 18, soit 54, pour le second. Ces groupes étaient séparés par un laps de temps d'approximativement une minute.

Par une erreur incroyable, les 3 derniers sticks confondant le hameau d'Has avec le Petit Ennetières jetèrent toutes leurs torpilles sur ce malheureux hameau, dans un périmètre partant de la Monette jusqu'à la ferme Gruson. Par miracle, il n'y eut qu'une seule victime, madame Vilette, tuée sur le seuil de sa maison. Une torpille tomba au milieu de la cour de la ferme de Jean Deregnacourt, recouvrant les toits de terre et de gravats.

Jeannette, la fille, âgée de huit ans à l'époque, m'a conté que, dans la cave où elle s'était réfugiée avec la servante polonaise, elle a vu, par le soupirail, dès le passage des premiers Marauders, une immense masse de poussière envahir la cour, après l'explosion de la torpille.

Elles en furent quittes pour une grande frayeur.

L'U.S.A.A.F (Force aérienne des Etats-Unis) avait dépensé une fortune pour bien peu de résultats. Prévenu par mes soins, le réseau OFACM - WO en informa les Alliés par radio. Ennetières fut ainsi épargnée.

Le 14 novembre 1943, vers 12H10, un chasseur Spitfire, envoyé en mission RHUBRRB (survol en rase-mottes du territoire ennemi par un avion isolé) mitrilla un BF 109 parqué à 300 m de notre ferme, à l'extrémité de la piste orientée axe N-S. Le 109 brûla entièrement.

Paul MOLLET, le second de Jean Vandeneckhoutte et moi-même, allâmes repérer à bicyclette des installations du terrain.

J'étais en possession de mon ausweiss, mais Jean n'avait aucun papier l'autorisant à s'approcher du champ d'aviation. Nous sommes entrés sur les pistes par une barrière non gardée. Je n'en menais pas large, mais tout s'est bien passé, nous n'avons pas été inquiétés. La Gestapo (N.D.L.R. Geheime Staats Polizei = Police secrète de l'Etat) avait autre chose à faire que de patrouiller le long des pistes et des taxi-ways (voies de dégagement).

Nous repérâmes une douzaine de chasseurs, bien camouflés sous leurs filets, entre la Chapelle des Chiens et le Box 41. Mon père qui avait deviné mes activités, déclara "Tout cha n'va rien nous amener d'bon". !

Rien de bon ? Si ! Le bombardement du 1er décembre 1943, vers 10H10, par quatre sticks de 21 B17, attaquant d'un angle NO-SE, qui jetèrent une invraisemblable quantité de petites bombes anti-personnel entre Vendeville et l'est du hameau où étaient parqués les BF 109 ne donna, comme d'habitude que de maigres résultats : les chasseurs allemands avaient décollé avant l'attaque. Seul, un minibus bondé de soldats allemands fut atteint de plein fouet par l'un des projectiles et brûla avec tous ses occupants.

Il n'y eut pas de victime chez nous. Mais à Vendeville, un cultivateur qui labourait son champ, Monsieur Catteau, fut tué près du Fort ainsi que son cheval.

1944 : raids aériens sur la Pévèle

1944 restera pour moi une année dont je me souviendrai toujours. L'air vibrait de sons étranges, passages répétés et de plus en plus nombreux d'escadrilles alliées composées d'avions de tous genres qui s'en allaient attaquer les villes du Reich ou des objectifs militaires en France, en Hollande ou en Belgique.

Tous les jours, les tirs de la Flak (N.D.L.R. : Flugzeug - Automatik - Kanone = canon automatique contre avions) et les hurlements des sirènes d'alerte, nous rendaient fous. Les Alliés devaient en être conscients. Le moindre De Havilland "Mosquito" qui franchissait la côte entre la Hollande et Abbeville faisait se déclencher toutes les sirènes des régions Nord provoquant immédiatement la ruée vers les abris dans toutes les usines. Les gens pensaient "Encore une heure de travail que les Boches n'auront pas".

Nulle part les habitants n'étaient en sécurité : Le paisible hameau du Quenaumont à Cysoing, reçut, en plein jour, plusieurs bombes probablement tombées d'un appareil touché par la D.C.A et qui s'était délesté de son encombrant chargement.

En avril ou mai 1944, un Avro "Lancaster" britannique, tomba vers 2 heures du matin, sur le territoire de Bersée, tuant les occupants de plusieurs habitations.

Le vétérinaire Bertin, de Mons en Pévèle, appelé pour soigner un animal dans une ferme de Mérignies, fut témoin du drame.

L'appareil en tombant, laissait un sillage de feu.

Ce ne sont que deux exemples parmi beaucoup d'autres.

Deux autres raids ont laissé un souvenir impérissable dans la mémoire des septuagénaires d'aujourd'hui.

Ce furent les bombardements nocturnes de la gare de Lille - Delivrance, où les 47 voies de garage du centre de tri furent détruites. Un train de munitions explosa et l'activité de la gare fut réduite pour une longue période. Les localités de Lomme, Sequedin, Haubourdin et Loos, payèrent un lourd tribut lors de cette attaque, mais c'est la cité des cheminots de Lille - Delivrance qui souffrit le plus. Selon un rapport de source sûre, émanant de la Préfecture, on dénombra 611 morts cette nuit-là.

Le lundi de Pâques, entre 23 H 45 et 0 H 32, ce furent 47 minutes d'épouvante pour les pauvres gens terrés dans leurs caves, où ils risquaient d'être ensevelis à tout moment. Plusieurs centaines de quadrimoteurs anglais Avro "Lancaster", Handley-Page "Halifax" et Short "Stirling" ont déversé des centaines de bombes pendant cette nuit du 10 avril.

Le second raid survint dans la nuit du mercredi 10 mai. Il visait les ateliers SNCF d'Hellemmes. Il était mené par la RAF (Royal Air Force) qui avait engagé plusieurs centaines de quadrimoteurs dans l'opération. Les ateliers souffrirent mais pas autant que les habitants des secteurs visés. Combien de vies furent fauchées au cours de cette nuit ? Plusieurs centaines probablement, à Lezennes, Hellemmes, mais aussi à Annappes, Ascq et Forest. Plusieurs appareils explosèrent au cours de collisions en vol au-dessus de cette dernière localité.

Toutes les gares du Nord de la France et de Belgique étaient logée à la même enseigne, mais également les usines et les aérodromes.

Les chasseurs s'en donnaient, eux, à coeur joie, mitraillant les camions allemands sur les routes et les locomotives sur les voies ferrées. La vie devenait un enfer. Les jeunes garçons notamment, n'osaient plus sortir ni aller au cinéma par crainte des rafles organisées par l'occupant qui les envoyait travailler dans les usines du Troisième Reich.

Il ne faisait pas bon provoquer l'armée allemande. A Ascq, l'explosion d'une petite charge ayant fait dérailler un wagon d'un train de S.S (N.D.L.R. : Schutz-Staffeln = Echelon de Sécurité), venant de Tournai, cet attentat fut à l'origine de représailles qui causèrent la mort de 86 hommes innocents, abattus par les S.S. en furie, le samedi 1er avril 1944 entre 22 heures et minuit.

Exemple navrant, que ce sabotage commis par un groupe de résistants peut-être animés d'esprit patriotique, mais mal inspirés en plaçant cette charge sur la voie, en plein centre d'une agglomération.

Mon frère, André, appartenant à la classe 1942, fut déporté en juin 1943 en compagnie de Gérard Behague et Paul Rassel en exécution de l'accord Laval - Sauckel qui avait abouti à la création du S.T.O (Service du Travail Obligatoire). Parallèlement Vichy avait instauré la "Relève". Aux termes de celle-ci, pour deux volontaires qui partaient travailler en Allemagne, un prisonnier français rentrait dans son foyer.

En fait, les Allemands renvoyaient parfois un prisonnier malade contre dix hommes valides. Tous ces jeunes hommes ne devaient rentrer en France qu'au printemps de 1945... en même temps que les prisonniers de guerre libérés par l'avance alliée.

La résistance en Pévèle : des heures difficiles

L'arrestation de Monsieur Jean.

Le 10 juillet 1944, un coup terrible fut porté à notre organisation de Résistance, par l'arrestation de Monsieur Jean et la mort du Commandant Bayard, grand chef du réseau. Ces événements eurent lieu au café Scoufflers à Pont à Marcq.

Notre agent Fertein réussit à s'enfuir par la rue des Beaux Jardins et le champ Perillat. Il rencontra Victor Macquart qui allait poster une lettre à Pont à Marcq, lui emprunta sa veste et s'enfuit en direction de Tourmignies. Il se dirigea ensuite vers Treupe, la Gestapo sur les talons mais il réussit à leur échapper et ne fut plus rattrapé.

Tous ces hommes que je connaissais avaient eu des fortunes diverses : ce jour-là le dénommé Scoufflers, torturé par la Gestapo de Lille, rue François de Badts, dénonça un innocent qui n'avait jamais appartenu à un réseau de résistance : le garagiste Vallez.

Celui-ci fut envoyé dans un camp de concentration où il demeura un an. Monsieur Jean, lui, ne parla pas. Son courage, sa force d'âme et son patriotisme firent qu'il tint bon sous la torture. Il connaissait tous les membres du réseau. Notre liberté et nos vies étaient entre ses mains. Je fus averti de sa capture deux jours plus tard, par Paul Mollet. C'était le mercredi 12 juillet 44.

"Roger, me dit-il, pars tout de suite, n'importe où, Monsieur Jean est pris ; s'il parle, nous serons tous pris".

Séance tenante, je me suis réfugié chez mon oncle qui habitait Forest sur Marque, où il exploitait une ferme. Là, nous pouvions être tranquilles.

Monsieur Jean ne parla pas.

Déporté le 1er septembre 1944, jeté dans un train, au départ de Loos, il revint au printemps de 1945 dans un état pitoyable, après avoir survécu à l'enfer du terrible camp de Sachsenhausen. Il ne devait jamais se rétablir complètement. Découragé, aigri, il ne devait plus jamais retrouver sa débordante activité. Gaulliste de gauche, il se brouilla avec Paul Mollet, de Templeuve (France), un M.R.P bon teint.

En 1947, il fut expulsé manu militari du Tribunal de Lille, où Scoufflers passait en jugement. Ce dernier fut relâché, faute de preuves.

Monsieur Jean est mort à Ledingham, dans le Pas-de-Calais, où sa compagne Jeanne Lacroix, ancienne déportée au camp d'Auschwitz - pour avoir appartenu au réseau Centurie - tenait une auberge à la chaussée Brunehaut.

Il repose dans le petit cimetière de Ledingham.

Nous ne manquons jamais, mon épouse et moi-même, d'aller fleurir sa tombe, en rendant visite à sa compagne qui nous reçoit toujours aimablement.

J'ai appris beaucoup de choses grâce au numéro spécial "Libération" de la "Pévèle" que Marie-Jeanne Favier - Dubus, alors Maire d'Avelin, m'a fait parvenir.

Je ne savais pas, par exemple, que Jules Dhennin faisait partie de mon réseau. J'ignorais également que René Duhamel était responsable pour Avelin, d'une section OFCAM différente de la mienne.

C'est ce cloisonnement qui a sauvé bien des résistants : moins on en savait sur les autres, mieux cela valait.

Toujours par la lecture de la revue "Pévèle", j'ai appris que Gervais Dubus, de Cappelle, faisait, lui aussi, partie de ma section, ainsi que son gendre Paul Grauwin. Je ne l'avais jamais su, même après la Libération. Je n'en reviens pas encore : Monsieur Jean était vraiment muet comme une tombe. Il fut décoré de la Légion d'Honneur, au grade d'Officier, tout comme sa compagne Jeanne Lacroix. Distinction ô combien méritée, il n'était pas vaniteux.

Lorsque je le félicitais, à Chereng, il me répondit : "Ne me remerciez pas, je n'ai pas travaillé durant la guerre pour le mérite, et si j'avais su, après tout ce que j'ai enduré, que nous en arriverions là où nous sommes, eh bien, je ne l'aurais pas fait".

C'était en 1959...

6 juin 1944, en Normandie, opération "Overlord"⁽¹⁾ l'espoir devient réalité

Quand les troupes alliées envahirent les plages normandes, ce 6 juin 1944, le secret espoir que les populations opprimées entretenaient dans leur cœur devint soudain une réalité.

A l'annonce de la réussite du débarquement, il n'y avait plus qu'à attendre avec patience que le jour de la liberté viendrait bientôt, en

(1) N.D.L.R.: Overlord = en anglais, Suzerain

priant que le Nord serait épargné par les destructions et ne subirait pas le sort de la malheureuse Normandie.

Notre région eut de la chance.

Après la percée d'Avranches, fin juillet, début août 1944, après l'écrasement des divisions blindées allemandes dans la poche de Falaise, les Alliés progressèrent rapidement dans la foulée des nazis en déroute. Entre le 20 juillet et le 20 août, rien ne semblait pouvoir arrêter le rouleau compresseur anglo-américain.

Jaillissant de la tête de pont de Vernon, dans l'Eure, les armées britanniques de Montgomery et ses brillants généraux Dempsey, Adair, Lyne, et Roberts libéraient Amiens le 31 août, Arras, le 1er septembre, Lille et Bruxelles, le 3 septembre et surtout Antwerpen (Anvers) le 4 du même mois.

Les Américains ne furent pas en reste non plus.

Je crois que ce jour de la Libération restera le plus beau de ma vie. En sortant de l'église, après la messe basse, vers 8H30, ce dimanche 03 septembre 1944, nous vîmes les chars Sherman venant d'Avelin, qui se dirigeaient vers Fretin! Nous avons couru comme des fous jusqu'au pont Cahide. Les soldats anglais nous distribuaient généreusement plein de ces bonnes choses dont nous étions privés depuis si longtemps, chocolats, chewing-gum, et cette bonne odeur de tabac blond que dégageaient leurs cigarettes...

Quel souvenir inoubliable que cette procession ininterrompue de Jeeps, (N.D.L.R. : de G.P. prononciation Dji pi = General Purpose = Utilisation multiple) de camions Bedford et GMC (Général Motors Company). Il n'y avait pas un seul soldat à pied. Ce serpent de matériel roulant a passé durant deux jours.

Nous étions loin de nous douter que les Allemands étaient en force à Pont à Marcq et dans les hameaux au sud d'Avelin. Ce n'est que tout récemment que René Vanderbecken m'apprit ce qu'Alain Payelle relate dans tous les détails dans le numéro spécial "Libération" de la revue "Pévéle".

Ah, cette matinée du 03 septembre 1944! J'aurais aimé dire : « Instant, arrête-toi! C'est trop beau! »

Roger VILLERS ■